

ETC



Étrange taxonomie

La fantaisie entomologique de Jennifer Angus

Jennifer Angus, *Effroyable beauté*, Musée d'art de Joliette, 23 septembre 2007 — 6 janvier 2008

Gentiane Bélanger

Number 82, June–July–August 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34605ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bélanger, G. (2008). Review of [Étrange taxonomie : la fantaisie entomologique de Jennifer Angus / Jennifer Angus, *Effroyable beauté*, Musée d'art de Joliette, 23 septembre 2007 — 6 janvier 2008]. *ETC*, (82), 54–56.



Joliette
ÉTRANGE TAXONOMIE :
LA FANTAISIE ENTOMOLOGIQUE DE JENNIFER ANGUS

Jennifer Angus, *Effroyable beauté*, Musée d'art de Joliette.
23 septembre 2007 – 6 janvier 2008

Il serait aisé d'interpréter l'ambivalence esthétique associée au travail de Jennifer Angus comme une variation de la « beauté convulsive » si chère au mouvement surréaliste. Oscillant entre un confort convivial et une certaine incongruité, les installations de Jennifer Angus évoquent au premier regard des intérieurs victoriens d'une grande élégance. Des murs – généralement structurés par une cimaise et une frise –

sont entièrement ornés de motifs géométriques, de médaillons et d'illustrations anciennes, le tout faisant vaguement référence aux toiles de Jouy ainsi qu'aux papiers peints de style Nouvel-Empire. Un discernement plus assidu n'est pas long à décoder la nature de ces motifs historiques, constitués de sauterelles, de coléoptères et de phalènes méticuleusement épinglés de manière à former des lianes torsadées, des motifs en piqué ou encore des rosaces ajourées.



Il se crée alors une tension entre le décor gracile et ingénieux de ces univers mondains, la beauté saugrenue des insectes ainsi que la morbidité de toutes ces carcasses crucifiées pour la cause esthétique, sans compter la crainte surréelle que ces milliers de créatures puissent sortir de leur torpeur et s'envoler en tous sens...

Dernier chapitre d'un projet en trois temps¹, l'exposition *Effroyable beauté* au Musée d'art de Joliette met en scène l'univers domestique d'un collectionneur reclus, recelant une panoplie d'acquisitions et de découvertes entomologiques soigneusement présentées dans des cabinets de curiosités et minutieusement étalées sur les murs. Le centre de l'installation est monopolisé par la présence imposante de quatre colonnes baroques torsadées et recouvertes de feuilles d'or. Tirés de la collection permanente du Musée, ces éléments architecturaux détonnent par rapport au contexte victorien et attestent de l'éclectisme de cet univers fabulé, constitué au gré des caprices et des trouvailles exotiques de son hôte imaginaire. L'envergure de l'installation démontre l'ampleur de cette collection fictive (au-delà de 14 000 insectes

y sont épinglés), et les subtiles traces de négligence attestent de la lourdeur du travail d'entretien effectué par le propriétaire fatigué. Personnage fantasmé de toute pièce, le collectionneur incarne – à travers les traces cumulatives de son obsession – la fascination typiquement victorienne pour toute forme d'exotisme naturel ainsi que l'ambition démesurée qui s'y rattache. Au-delà d'une dextérité sans borne et d'un acharnement processuel dans le geste répétitif de l'épingle, l'exposition *Effroyable beauté* génère un questionnement sémantique prolifique, quant à l'altérité de la nature, sa classification épistémologique ainsi que les modalités et l'éthique du geste collectionneur.

Beauté équivoque

L'aperçu d'*Effroyable beauté* est certes charmant dans son ensemble, avec sa myriade de motifs coquets parsemés d'illustrations anthropomorphiques. À une échelle plus intimiste, les insectes trapus et velus retrouvent une part de dignité et d'élégance par la mise en valeur de leurs jolies teintes moirées. Leurs pattes, antennes et mandibules crochues deviennent autant de tiges gracieuses, entrelacées de manière à simuler un consciencieux travail de broderie, tandis que les nervures de leurs ailes délicates renvoient à la dentelle aussi bien qu'aux feuillages et aux motifs floraux emblématiques des tapisseries victoriennes. Malgré sa prétention à l'ornementation placide, il émane de cette fabulation victorienne une beauté qui ébranle, ou du moins qui engendre un certain malaise. Tant par son contexte macabre que par son exploitation consciente de la connotation ingrate attribuée aux insectes, l'installation de Jennifer Angus exhume une facette sombre de la nature et laisse percoler les subtils relents d'une menace latente à travers sa surface décorative.

Oscillant entre la fascination et la répulsion aux confins de la psyché collective, les insectes sont indéniablement porteurs d'altérité au-delà des frontières domestiques. Leur insertion dans la trame visuelle d'un intérieur victorien provoque par conséquent un insidieux dérapage du familier vers le surréel. Si l'excentricité de cette installation suggère un délire des grandeurs de la part d'un collectionneur aux abords de la folie, elle ramène aussi en surface un incontournable doute animiste qui porte à questionner la réalité, ne serait-ce qu'un instant. L'incertitude qui accompagne l'affranchissement du seuil entre le familier et l'étrange a été largement étudiée par le célèbre psychanalyste Sigmund Freud, qui cherchait à en comprendre les mécanismes psychiques sous-jacents. Le dépaysement face aux repères familiers – ce que Freud appelle *unheimlich* dans sa langue d'origine et qui désigne la résurgence d'éléments réprimés au sein du familier – peut être provoqué par deux situations distinctes, soit l'émergence d'un souvenir d'enfance refoulé ou un retour temporaire vers une forme de croyance ancienne². Les surréalistes ont largement exploité cette veine pour communiquer une forme d'ambivalence psychique face à la réalité, dans leur quête perpétuelle du merveilleux. Il va sans dire que l'inscription de tous ces insectes au sein d'un ordre ornemental évoque une instabilité psychique comparable aux divagations surréalistes, comme si cette taxonomie visuelle servait à maintenir en bride l'imaginaire délirant du protagoniste fictif tout autant que les débordements de sa collection entomologique.

Collections capricieuses

Le geste collectionneur de Jennifer Angus se reflète dans celui de son protagoniste victorien, les traces duquel portent un écho aux lieux d'entreposage et aux pratiques muséologiques des institutions qui accueillent l'exposition. Par le biais d'une telle mimique institutionnelle et du jeu de réflexivité qui en découle, *Effroyable beauté* négocie différentes strates d'intervention muséale, tout en soulignant le cadre épistémologique qui sous-tend la compréhension du monde naturel.

La propension humaine à vouloir rendre la nature plus saisissable passe par plusieurs chemins, non le moindre étant la rationali-



sation scientifique. En assujettissant les insectes aux préceptes décoratifs de l'ère victorienne, Angus porte écho à l'étiquetage épistémologique de la nature selon des paramètres de classification cartésiens. Si la surcharge visuelle de l'installation témoigne d'une extravagance arbitraire de la part du collectionneur, on ne peut en dire autant des motifs décoratifs, qui suivent une logique implacable de symétrie et de répétition. Cette tendance à sublimer les particularités organiques des insectes au sein d'une schématisation abstraite revient à contrôler une nature jugée incomprise et inarticulée. Sans contredit discordante avec la perspective écologiste contemporaine dans laquelle s'insère le travail d'Angus³, cette rationalisation quelque peu coloniale se rapporte parfaitement au contexte du protagoniste.

La curiosité intellectuelle à l'époque victorienne se nourrit effectivement d'exotisme sous toutes ses coutures, et cette fascination pour tout ce qui incarne la différence et l'inconnu s'accompagne d'une propension à vouloir en approprier les traces. Ainsi, les *wunderkammers* (les cabinets de curiosités, formes embryonnaires d'une pratique muséale) ont fait leur apparition dans certaines demeures cossues, regroupant généralement une pléthore d'objets dépareillés et hors contexte. Ces compositions éclectiques ont cependant pour effet d'exacerber le mystère rattaché aux items exposés, plutôt que d'en éclaircir le sens.

Effroyable beauté comporte son lot de cabinets et de présentoirs, notamment une table ancienne sur laquelle sont posés de jolis coffres contenant des scarabées, iridescents comme la nacre des bijoux qu'ils remplacent. Le dos de chaque créature est gravé d'une lettre, de manière à former des poèmes à travers leur disposition. D'une part déifiés par leur contexte précieux, ces insectes représentent aussi une nature prédiscursive marquée par le sceau du langage. Sur une autre table se trouve le légendaire *Goliathus*

Hercules, une bestiole de la taille d'un petit rongeur avec des cornes qui se terminent en or. Il se trouve que *Goliathus Hercules* est un canular monté de toutes pièces, depuis son anatomie – conjuguée à partir de différents insectes – jusqu'à sa nomenclature latine, qui réfère autant à sa propre taille qu'à l'égo de son auteur. De ses intentions de discernement et de compréhension scientifique, le collectionneur dérape en quelque sorte vers le fantasme, l'idéalisation et la fabulation d'une nature inexistante, à l'image de ses propres désirs et ambitions.

Dans le contexte d'un tel assujettissement de la nature, à la fois analytique et fantasmatique, on peut considérer que Jennifer Angus nous renvoie une image de cette dernière qui soit en quelque sorte « orientalisée », c'est-à-dire contenue et représentée à travers les structures épistémologiques dominantes de l'ère victorienne. Le fantasme surréaliste, l'empirisme scientifique et la compulsion du geste collectionneur sont présentés dans l'étrange taxonomie d'*Effroyable beauté* comme autant de filtres compliquant la compréhension d'une nature par ailleurs étrangère.

GENTIANE BÉLANGER

Titulaire d'une bourse du Conseil de recherche en sciences humaines, **Gentiane Bélangier** termine une maîtrise en Histoire de l'art à l'Université Concordia. Ses intérêts de recherche portent sur l'écologie sociale dans l'art contemporain.

NOTES

¹ L'exposition au Musée d'art de Joliette boucle le déroulement tripartite de *Terrible Beauty*, mettant en scène les ambitions déliées d'un collectionneur compulsif, par le biais de ses acquisitions (et ses fabulations) entomologiques. Le premier chapitre de cet ambitieux projet a eu lieu au Textile Museum of Canada à Toronto, tandis que la seconde partie a occupé les locaux du Derrins Museum au Michigan.

² Sigmund Freud, « The "Uncanny" » (1919), in James Strachey (dir.), *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, Londres, Hogarth Press, 1953, p. 219-252.

³ Le travail de Jennifer Angus comporte une perspective écologique, si l'on considère ses préoccupations éthiques concernant le commerce des insectes. Angus soutient effectivement qu'aucun spécimen utilisé n'est menacé de disparition. Leur commerce justifie au contraire la conservation de leur habitat naturel, en plus d'encourager les moyens de subsistance traditionnels des communautés locales.



Jennifer Angus, *Effroyable beauté*, installation.